

Ni la mort ni le soleil
de p. La Rochefoucauld

Quelques Personnages de Camus Face à la Mort:

Étude de L'Étranger et La Peste

Honors French Thesis

Presented to

Professor Edward B. Hamer
Professor Domnica Radulescu
Professor Alfred G. Fralin

May 1, 1993
by

Meredith Theresa Gronroos

1. Introduction

L'œuvre est extensive et variée d'Albert Camus. Elle couvre du courant littéraire jusqu'à la littérature française des années quarante et cinquante. Ses thèmes généraux sont la révolte, la liberté et l'engagement. Ses œuvres ont pour sujet général le passage de l'Afrique du Nord, et de la Méditerranée, en particulier la présence du soleil. Tout d'abord dans ces œuvres, il s'agit du soleil, de la générosité et de la beauté de la nature qui semblent lui donner un sens à la vie. Sa progression de méditations lyriques sur la nature à une réflexion rigoureuse quant au destin de l'homme n'est pas aussi éloignée qu'elle semble. Partout dans l'œuvre de Camus, on trouve une appréciation et un respect pour la nature qui viennent de sa jeunesse ensoleillée au bord de la Méditerranée. Selon lui, on ne se croit pas pauvre en Afrique où tout le monde partage le soleil (L'Étranger, 76), et bien entendu c'est ce même soleil qui figure éminemment dans ses œuvres.

Avant-propos, Camus a commencé à écrire à un très jeune âge, mais il n'arrive qu'après quelques années à une théorie qui postule la confrontation du monde réel et du désir de l'homme pour la conciliation de tout ce qu'il voit et croit. Cette théorie s'appelle l'Absurde, et elle se dévoile toute entière dans *Le Mythe de Sisyphe* (1942), essai philosophique dans lequel

I. Introduction

L'oeuvre extensif et varié d'Albert Camus fait partie du courant philosophique de la littérature française des années quarante et cinquante. Ses premiers récits, Noces(1936-1937) et L'Envers et L'Endroit(1935-1936) ont pour sujet général le paysage de l'Afrique du Nord, et de la Méditerranée, en particulier la présence du soleil. Tout d'abord dans ces oeuvres, il s'agit du rythme, de la générosité et de la beauté de la nature qui semblent lui donner un sens à la vie. Sa progression de méditations lyriques sur la nature à une attitude rigoureuse quant au destin de l'homme n'est pas aussi illogique qu'elle semble. Partout dans l'oeuvre de Camus, on trouve une appréciation et un respect pour la nature qui viennent de sa jeunesse ensoleillée au bord de la Méditerranée. Selon lui, on ne se croit pas pauvre en Afrique où tout le monde partage le soleil (Lottman, 28), et bien entendu c'est ce même soleil qui figure éminemment dans ses oeuvres.

Auteur prolifique, Camus a commencé à écrire à un très jeune âge, mais il n'arrive qu'après quelques années à une théorie qui postule la confrontation du monde irrationnel et du désir de l'homme pour la conciliation de tout ce qu'il voit et croit. Cette théorie s'appelle l'Absurde, et elle se dévoile toute entière dans Le Mythe de Sisyphe(1942), essai philosophique dans lequel

Camus commence par poser au lecteur la question décisive du suicide comme étant la seule réponse à la condition humaine.

Pourtant, plutôt que de retracer l'évolution de sa pensée, on va se restreindre au traitement d'un seul aspect de la confrontation de ses personnages avec l'irrationnel, en insistant sur l'aspect de la vie le plus irrationnel, et à la fois le plus naturel: la mort. Que la mort fasse partie intégrante de la vie devrait être très simple à accepter, mais chez Camus, on ne trouve aucune preuve d'une telle acceptation. Ce n'est pas le cas dans sa propre vie, puisqu'il fait la connaissance du spectre de la mort dès un très jeune âge grâce à la tuberculose dont il est atteint, mais il découvre que cette connaissance est libérante plutôt que déprimante.

Bien entendu, en dépit de sa maladie, Camus se rend compte que la mort n'est qu'une partie de la vie, mais que c'est le meilleur moyen d'ouvrir les yeux des autres à l'imminence et à l'importance de leur vie. Son but alors est d'ouvrir les yeux d'autrui en lui expliquant que l'homme ne peut pas se réconcilier au vide de son existence sans se rendre compte que le monde lui est complètement indifférent et qu'il n'y a aucune raison de vivre. Mais l'homme typique ne peut pas supporter l'idée que, dans les mots mêmes de Camus se trouvant dans Le Mythe de Sisyphe, son existence se compose uniquement de

"lever, tramway, quatre heures de bureau ou d'usine, repas, tramway, quatre heures de travail, repas, sommeil et lundi mardi mercredi jeudi vendredi et samedi sur le même rythme...." (Le Mythe de Sisyphe, 27) s'il ne s'attend pas à quelque récompense dans un avenir lointain. Camus sait que cette récompense est pour certains la transcendance qu'offre la foi religieuse. Selon lui, pourtant, il faut renoncer aux promesses de cette religion ou de cette foi et à la recherche d'un vrai sens à la vie autre que l'action routinière de vivre.(Sprintzen, 39-40) En plus, Camus veut qu'on apprenne qu'"aucune morale ni aucun effort ne sont à priori justifiables devant les sanglantes mathématiques qui ordonnent notre condition."(Le Mythe de Sisyphe, 30) Cependant, il est très difficile de se convaincre de l'inutilité de la vie qui n'offre rien d'étonnant ni de sensationnel qui puisse ouvrir les yeux. Souvent, chez Camus, ce réveil prend la forme d'une prise de conscience de la mort. Face à la mort, il est très difficile de se justifier ou d'être satisfait de sa vie, et en plus, on ne peut plus se dire qu'il y a toujours le lendemain. Donc, Camus met ses personnages en présence de la mort pour leur faire voir que ce qu'il y a de précieux dans la vie reste dans l'action de vivre et que rien du passé ni de l'avenir ne vaut la vie présente. Une compréhension de l'absurde est indispensable pour pleinement apprécier L'Étranger et La Peste de Camus.

Tandis qu'on n'entreprend pas ici une étude de toute la conception de l'absurde de Camus, il faut en tenir compte en étudiant ses deux romans les mieux connus, L'Étranger(1942) et La Peste(1947). Dans ces deux oeuvres, il se trouve un fort contraste entre la vie inconsciente et la mort révélatrice qui reflète le conflit que cause l'absurde déjà mentionné. Dans L'Étranger, on voit que la mort peut se montrer si abstraite qu'elle permet au protagoniste de rejeter l'évidence de son existence. Mais cette indifférence visible semble être la manifestation du coeur criminel d'un protagoniste qui enfreint les règles de la société. La punition mortelle que mérite ce crime mène le protagoniste et le lecteur à une connaissance de ce que veut dire vivre ou être vivant.

Dans L'Étranger, il s'agit d'un protagoniste qui mène la vie routinière décrite par Camus dans Le Mythe de Sisyphe. Cet homme vit simplement et très près de la nature, mais même son appréciation de la beauté de son pays natal ne peut pas le sauver quand il ignore la vérité de la mort. La mort ne se montre pas à lui dans tous ses détails choquants et sanglants, donc le protagoniste peut refuser de faire sa connaissance. Ainsi, cette ignorance l'empêche de ressentir ou de manifester les émotions convenables face à la mort de sa propre mère et de sa propre victime. Il finit par commettre un crime mortel, et il se trouve face à sa propre mort. Cette confrontation le

réveillant à l'absurde, Meursault finit par devenir bien indifférent à la mort en reconnaissant ". . . la tendre indifférence du monde" (L'Étranger, 138) et en reniant les fausses espérances de la transcendance dans toutes ses formes.

D'après Camus, le réveil à l'absurde provient d'un moment de lucidité qui aboutit à une révolte. Tel est le cas de Meursault dans L'Étranger, alors que dans La Peste une ville entière se trouve menacée par la mort. Pourtant, seul quelques-uns des habitants de cette ville finissent par se révolter contre l'absurdité à la façon de Meursault. Le contraste dans La Peste est celui qui existe entre la clairvoyance du docteur Rieux, qui a déjà appris la valeur de sa vie, et l'aveuglement d'Oran, la ville qui a tourné le dos à la mer. (La Peste, 13)

Cette attitude implique un refus plus profond de la nature et donc de la mort.

Bien que cette maladie soit un avertissement, même un réveil, la ville l'ignore. La morale dans La Peste se trouve dans le comportement collectif des citoyens de la ville, qui se montrent insensibles à la présence de la mort, en dépit de sa fréquence parmi eux. Au lieu d'en tirer quelque avantage, la ville attend jusqu'à la fin de l'épidémie, sans avoir rien appris ni à l'égard de sa façon de vivre ni du manque de la transcendance au monde. En revanche, le médecin Rieux survit à la peste, et apprend que la juste réponse à un tel mal est de lutter avec ses concitoyens. On peut trouver la dignité dans la lutte si ce n'est

une résolution du problème. L'épidémie confirme ce que Rieux savait déjà: que tout le monde est condamné, et ne peut donc s'attendre à rien à la fin. Une considération précise de ce qui se passe quand les personnages de Camus font face à la mort expliquera sa pensée.

II. L'Étranger

Selon Camus, la mort est la chose la plus illogique à laquelle on doit faire face. Bien que l'absurde se trouve dans le conflit entre le monde et le désir de l'Homme pour la compréhension, plutôt que le monde lui-même, rien n'est plus irrationnel que la mort. Donc, si l'on examine le comportement des personnages de Camus face à la mort, on verra comment ils réagissent à tout ce qu'il y a d'irrationnel au monde. Dans L'Étranger, il semble que Meursault soit illogique et indifférent au monde, et toutes ses difficultés surviennent à cause de son indifférence, car la société se base sur la raison. Normalement, on survit dans un monde illogique en établissant des règles et des lois qui semblent donner un but et un sens au vide. Si l'on ne suit pas les règles qui guident le comportement dans diverses situations, on se trouve non seulement face à des vérités déplaisantes, mais on prive les autres du confort de l'obéissance. Si un seul individu refuse de se conformer, tous les autres

doivent ou le suivre ou éliminer le rebelle parmi eux. Que l'on trouve le confort à travers le succès social, le succès professionnel, le succès de ses enfants ou la religion, peu importe. Ce qui compte, c'est que personne n'expose le vide dans la vie des autres. Il faut qu'on assure l'aveuglement mutuel.

Dans Tout au long du roman, Meursault refuse constamment de suivre les règles et les lois et de partager l'aveuglement de la société, et ce refusant, il s'approche de sa révolte et de son moment décisif de lucidité. Meursault ne sait ni pourquoi il refuse de s'adapter aux attitudes des autres, ni pourquoi son refus le met en dehors de la société. C'est ce refus qui constitue son crime lors du procès, mais à l'enterrement lui-même personne ne semble remarquer son détachement ou bien on l'explique par son chagrin.

Il est capable de maintenir son calme parce que la mort de sa mère est la plus abstraite du roman et Meursault ne voit même pas son corps. Ce n'est pas que Meursault ne veuille pas reconnaître que sa mère soit morte; il le sait très bien. Plutôt, il ne veut pas reconnaître ce que cette mort veut dire. Son indifférence à tout signe de la mort fait partie de sa lutte contre la connaissance de la mort. Meursault ne veut pas reconnaître la présence de la mort dans sa vie, même la mort de sa mère, car cette présence suggère bien

des choses qu'il refuse de voir. S'il ne voit pas la mort, la mort ne peut pas le voir. Mais en refusant de la voir, Meursault enfreint les règles de la société qui exigent une petite reconnaissance polie de la mort, et puis permettent de l'oublier en quelque sorte.(McCarthy, 68) Bien que la société survive en suivant de telles règles, Meursault ne veut pas se débrouiller d'une telle façon. Donc, son manque de réaction est un défi contre la société et cette action est le vrai crime pour lequel on le juge. Parce qu'il refuse de se comporter comme il le faut, il est condamné à mort. On peut dire que la raison pour laquelle on le condamne n'est pas importante (Showalter, 106) puisque Camus lui-même l'affirme et montre ainsi que tout le monde est déjà condamné, quelle que soit la raison pour laquelle on est condamné.(L'Étranger, 137) Meursault devrait apprendre quelque chose d'important du décès de sa mère, car il est d'un âge où la mort d'une vieille mère devrait le faire commencer à penser à sa propre mortalité, mais ironiquement, cette mort ne l'affecte guère. En effet, il semble plus insensible qu'avant. Donc, Meursault n'apprend rien de la mort de sa mère au moment de l'enterrement, mais c'est cette mort aussi bien que la sienne qui va lui enseigner le plus à la fin du roman.

Cette insensibilité l'amène à son crime contre l'Arabe qui est l'incident central du roman. Camus présente ce meurtre plus comme un piège pour

Meursault que comme une tragédie pour l'Arabe. On ne remarque plus l'Arabe après qu'il montre son couteau à Meursault dans le soleil car son corps perd toute importance après les cinq coups de feu. L'action même de tuer cet Arabe n'affecte sa conscience que comme une malheureuse interruption du calme routinier de sa vie, mais ce meurtre est son contact le plus intime avec la mort. Cependant, Meursault n'en offre aucune autre explication que celle de la tension et de la force du soleil, explication qui ne veut rien dire aux jurés, mais qui dit tout quant à Meursault. Pendant toute la journée passée à la plage, le soleil est là, caressant tout d'abord, puis le frappant comme une gifle et comme une lance de feu. Meursault ne peut pas résister à l'effet de cette lumière perçante, qui entre dans son crâne comme une épée brûlante, et fait de son corps une marionnette impuissante.

Ce manque de volonté finit par le mener en prison, et son refus de justifier son crime l'y garde une fois qu'il y arrive. Il ne peut pas se l'expliquer car il ne sait pas lui-même comment tout cela s'est passé. Dans les mots mêmes de Meursault, "j'avais le désir d'affirmer [au juge d'instruction] que j'étais comme tout le monde, absolument comme tout le monde. Mais tout cela, au fond, n'avait pas grande utilité, et j'y ai renoncé par paresse." (L'Etranger, 86) Il préfère se comporter comme si rien ne s'était

passé, ce qui explique pourquoi le soleil, seul aspect impersonnel de la scène, est présent dans tous ses souvenirs de l'incident. Malheureusement, encore une fois son manque de remords révèle son âme criminelle aux jurés. Meursault n'est capable de leur démontrer aucune émotion, car il ne comprend pas pourquoi sa vie a si dramatiquement changé. Il n'attache aucune importance ni aucune signification aux actes qu'il a commis à la plage. Il n'apprend rien de cette deuxième mort non plus, car son esprit n'a pas encore accepté la responsabilité de cet incident.

Dans la deuxième partie du roman, il s'agit en grande partie du procès où on condamne à mort Meursault " . . . pour ne pas avoir pleuré à l'enterrement de sa mère." (L'Étranger, 137) L'ambiance irréaliste de son procès, le comportement des avocats, des jurés et des juges, tout s'arrange pour faire penser à Meursault que sa présence n'est guère nécessaire et pour faire penser au lecteur qu'on le jugera coupable même en dépit du manque d'évidence irréfutable. En plus, s'il réussit à ne penser à sa propre mort ni avant ni pendant le procès, après sa condamnation, sa cellule devient une vraie prison pour son esprit aussi bien que pour son corps. Sa vie et son caractère étant dramatiquement différents après cette condamnation, Meursault n'est plus un homme isolé ou indifférent; il se montre méditatif et sensible. Là commence

la mort de Meursault, pendant la période entre la fin du procès et celle du roman, quand il commence à penser pour la première fois à l'avenir. Alors, sa mort ne lui est plus abstraite. Au contraire, elle est tout à fait concrète. C'est à ce point-ci que commence sa connaissance de lui et que sa manière de vivre change. Meursault avait toujours vécu pour le moment présent sans penser aux moments précédents ou suivants. Maintenant, il lui faut changer d'attitude quand il se rend compte que l'avenir ne contient que peu de jours et peu de moments. Il commence alors à s'occuper passionnément de sa vie en pensant constamment aux moyens d'échapper à la guillotine, à la mécanique. Il s'aperçoit que sa vie lui importe tant que " . . . si l'on [l]'avait fait vivre dans un tronc d'arbre sec, sans autre occupation que de regarder la fleur du ciel au-dessus de [sa] tête, [il] [s]'y [serait] peu à peu habitué."(L'Etranger, 96)

Lutter contre la connaissance de sa propre mort ne lui est plus possible, la réalité de sa cellule rendant son destin trop présent. Tous les mois d'attente, d'incertitude, et d'inquiétude explosent face à l'aumônier dont les questions agacent et provoquent Meursault et dont la suffisance au sujet de la religion reflète en quelque sorte celle de Meursault engendrée par son indifférence habituelle envers la vie. Personne ne peut critiquer sa réaction en ce moment, car Meursault se rend très bien compte de ce qui l'attend, et il extériorise

toutes les émotions qu'il peut éprouver. S'indignant des efforts de l'aumônier, il chérit sa possibilité de voir le ciel, et sans s'en apercevoir, il commence à découvrir la valeur de sa vie.

Le prêtre et ses questions font voir à Meursault des vérités qu'il n'a jamais reconnues, et tout en reniant Dieu et en refusant d'accepter la consolation de la religion, il comprend que jusque-là, il n'a guère rien apprécié de sa vie. Meursault a vécu sans croyances et aussi dans une simplicité sans nuances, mais il éprouve à présent le bonheur de vivre face à l'inévitabilité de sa mort. Il apprend à la fin de sa vie comment vivre; il se trouve " . . . libéré des illusions d'une autre vie[.] [O]n lui a rendu le monde frais, invitant, incertain, attendant la signification qu'il peut lui donner."(Sprintzen, 40) L'aumônier essaie de le contraindre à aller à sa mort avec l'espoir d'une autre vie alors que Meursault ne veut pas nier la vie présente qui lui est si importante. Par conséquent il se fâche contre le prêtre et la société qui veulent qu'on rejette la vie terrestre qui seule nous donne une possibilité certaine de bonheur, et tout d'un coup, il se rend compte que la préoccupation avec l'avenir fait du présent un esclavage et que seulement le renoncement à tout avenir peut faire du présent une jouissance.

Ce dernier moment de lucidité donne à Meursault la force et la

tranquillité dont il a besoin pour affirmer sa vie et accueillir sa mort. L'aumônier ne dévoile que le contraste éclairant entre l'aveuglement de la religion, la transcendance et toute autre forme de consolation dans cette vie, et la vérité qu'expriment les mots de Meursault: "... j'ai tenté de lui expliquer qu'il ne me restait que peu de temps [et] je ne voulais le perdre avec Dieu."(L'Étranger, 136) Meursault sait maintenant qu'une personne face à la mort n'a pas besoin de règles et de lois qui gouverneraient autrement son comportement. La mort qui donne cette liberté à un prisonnier dans une cellule empêche ce même prisonnier de l'employer dans toute son étendue. Meursault n'est plus libre physiquement, mais son esprit et son âme le sont, et c'est cette liberté qui fait de chaque moment une aventure, en dépit de ses limitations. Ces dernières pensées de Meursault montrent ce qu'il a appris de sa confrontation avec la mort: il sait maintenant la valeur de sa vie comme il l'a vécue, pas comme il aurait dû la vivre, ou même pas comme il l'aurait vécue à l'avenir.(Showalter, 110) A la fin, Meursault affirme la supériorité de sa propre vie à toute autre vie possible. (Showalter, 108)

Meursault fait enfin preuve d'une nouvelle sensibilité aux sentiments des autres dans ses pensées, prenant aussi conscience de la beauté de la vie de sa mère à l'asile, malgré sa brièveté et ses limitations. Ainsi, il se rend compte de

ce qu'elle faisait à la fin de sa vie en prenant un fiancé, et il est ému par la douceur " . . . [du] même soir [qui] était comme une trêve mélancolique." (L'Étranger, 138) Se trouvant libre des soucis de l'avenir et libre des exigences et des valeurs de la société qui l'a condamné, il finit par comprendre que ". . . personne n'avait le droit de pleurer sur elle" (L'Étranger, 138) ou sur lui non plus, car tous les deux sont prêts " . . . à tout revivre." (L'Étranger, 138)

III. La Peste

Si L'Étranger est l'histoire d'un seul homme qui apprend ce qui compte dans la vie quand il se trouve face à la perspective de sa propre mort, La Peste est l'histoire à la fois d'un homme qui a déjà appris cette leçon et d'une ville à laquelle la connaissance de la mort n'enseigne rien. Le docteur Rieux est en même temps narrateur et protagoniste de La Peste, et comme médecin au milieu d'une épidémie, il voit d'innombrables scènes de mort bien pénibles. Bien qu'il soit conscient de l'absurde avant l'arrivée de la peste, sa conscience et son caractère changent peu à peu pendant la durée du fléau à Oran. On peut retracer l'évolution de Rieux en regardant les malades qu'il soigne en vain: le concierge, l'enfant du juge, et son ami Tarrou.

La ville d'Oran se compose en grande partie de personnes "quotidiennes"

qui sont conscientes des éléments de l'absurde dans leur vie routinière qu'ils essayent d'ignorer pour préserver leur tranquillité d'esprit. Pendant la durée de la peste à Oran, les citoyens atteignent les sommets et les vallées de l'émotion, mais quand elle est partie à la fin, ils ne sont pas capables de prolonger leur moment de lucidité et d'en profiter. "[I]ls se [croient] libres, et personne ne sera jamais libre tant qu'il y aura des fléaux." (La Peste, 42) Le roman et la peste elle-même passent par les mêmes phases alors que les émotions des Oranais suivent de très près le cycle de l'épidémie.

Bien qu'il soit souvent question de la mort dans L'Étranger, elle n'y est pas un vrai personnage, alors que dans La Peste, sous forme de la peste elle-même, elle influence énormément l'intrigue. La peste montre une adresse presque humaine qui réussit à résister aux meilleurs efforts des médecins et des malades. Elle représente l'irrationnel à grande échelle contre lequel il faut qu'on se batte.

Toute l'action de La Peste gravite autour de la mort. Les trois scènes de mort font partie intégrante du roman, et le cycle de la peste donne une structure naturelle au roman et au déroulement de la narration. Le roman est divisé en cinq parties qui correspondent aux cinq étapes distinctes de l'épidémie et de la maladie. Les premiers symptômes sont les rats pour Oran

et la fièvre pour le malade. Puis, les manifestations extérieures de l'effroi et de la fermeture de la ville tourmentent Oran alors que les ganglions et le gonflement concomitant affligent le malade. Dans la troisième partie, la maladie se répand partout, la ville enterre tous les corps ensemble, on met les familles des malades dans des camps d'isolement, et la solitude produit les mêmes effets à Oran que produisent le délire et la haute fièvre chez les malades. Ensuite, il y a le faux répit, la décroissance de la mortalité, le relâchement de la vigilance, et le premier signe d'espoir tandis que les malades éprouvent la fausse récupération où la fièvre diminue, et la famille commence à espérer. Finalement, les Oranais se rendent compte que l'épidémie est en déclin, et la routine normale reprend, car ils sont prêts à oublier tout à fait la mauvaise expérience. Malheureusement, pour le malade, il y a presque toujours une résurgence brutale de la maladie et une mort douloureuse et angoissante.

La ville d'Oran est une sorte de personnage collectif dans La Peste, et dans l'ensemble, les citoyens de cette ville ne sont pas aussi conscients de la réalité de notre existence que l'est le docteur Rieux. Cette ville, que Camus décrit comme ". . . un lieu neutre . . ." (La Peste, 11) et un endroit inconfortable dans lequel mourir (La Peste, 13), ne veut rien savoir de la mort

avant l'arrivée de la peste. Si la prise de conscience de l'inévitabilité de la mort suffit pour réveiller un seul homme à l'absurde, il faut une grande catastrophe pour réveiller une ville entière. Donc, une épidémie comme la peste, qui peut tuer des centaines de personnes chaque jour, est la source du réveil d'Oran aux vérités désagréables de la vie. Mais les Oranais, appelés souvent par le narrateur 'nos concitoyens,' font penser à Meursault en luttant eux aussi contre la connaissance de la mort dans toutes ses formes. Oran ne veut pas reconnaître la présence de la mort, surtout dans la ville même, et cette ville survit au fléau sans apprendre ce que Rieux sait déjà au sujet de la vie. Pour cette ville, il n'y a rien qui vaille dans la lutte, et le seul moyen de conquérir une telle affliction est de mépriser son existence même. Pourtant, la leçon que la ville ne comprend pas est qu'un tel mépris n'aboutit qu'à une intensification de la souffrance et à un taux élevé de mortalité.

Oran ne regarde jamais les conséquences de l'exode des rats que comme un ennui provisoire, et même quand ses concitoyens commencent à mourir, on ne veut pas croire ce qui se passe. Les rats leur sont une source d'irritation plutôt que de peur, et on croit que les premières morts sont attribuables à la grippe. Malgré une surabondance d'évidence, les Oranais refusent de voir ce qui se trouve sous leur nez. Le taux de mortalité continue à augmenter jusqu'à

la fermeture de la ville, mais les Oranais ne réagissent guère, car, d'après le texte, ils ". . . avaient continué à masquer leur inquiétude sous des plaisanteries." (La Peste, 62)

Cependant, après cette fermeture, les Oranais s'aperçoivent dans la deuxième partie du roman qu'une peste les a vraiment atteints, et ". . . [à] partir de ce moment, il est possible de dire que la peste fut [leur] affaire à tous." (La Peste, 67) Il n'est pas nécessaire de parler de la sévérité des douleurs et des chagrins causés par la quarantaine. Les Oranais sentent confusément qu'ils n'auront plus d'avenir ni individuel ni collectif avant que la peste ne quitte leur ville. Ils peuvent se regarder comme "prisonniers", "exilés", ou "séparés", mais ils sont vraiment "condamnés." La mort est directement responsable de l'angoisse des familles face à l'isolement et à la mort certaine des leurs. En revanche, la séparation imposée par la quarantaine cause la peine des amants ou des parents.

Le premier prêche du père Paneloux qui commence par "Mes frères, vous êtes dans le malheur, mes frères, vous l'avez mérité" (La Peste, 91) leur fait voir cette vérité angoissante pour la première fois. Quand ils essayent de quitter illégalement la ville, ils ne s'aperçoivent pas qu'ils essayent de se sauver de la mort elle-même. "[C]ette atmosphère de panique naissante . . ." (La

Peste, 101) leur endurent le coeur au point que " . . . tous marchaient ou vivaient à côté des plaintes comme si elles avaient été le langage naturel des hommes."(La Peste, 107) Donc, les citoyens d'Oran commencent déjà à changer devant la force et la brutalité croissante du fléau parmi eux.

La troisième partie est la plus courte du roman, car là-dedans il s'agit uniquement des attitudes et des réactions des Oranais aux ravages de la peste à son apogée. Maintenant, ils deviennent "nos concitoyens", une seule entité, pour ainsi dire, et ils savent finalement qu'"il n'y avait plus alors de destins individuels, mais une histoire collective qui était la peste et des sentiments partagés par tous . . . avec ce que cela comportait de peur et de révolte."(La Peste, 155) Ces émotions obligent les citoyens à accepter le couvre-feu, les incendies, et les enterrements en masse sans protester ni se plaindre. Ayant atteint les limites de leur sensibilité à tout ce qui leur arrive, même la conception du salut ou de la délivrance n'arrive pas à les réveiller de leur stupeur. Comme le narrateur l'explique, " . . . la peste avait enlevé à tous le pouvoir de l'amour . . . Car l'amour demande un peu d'avenir, et il n'y avait plus pour nous que des instants."(La Peste, 168) Les habitants de la ville sont dépourvus de tout espoir, et à leur insu, ils sont plus que jamais prêts à profiter de ce moment dans leur vie.

Dans la quatrième partie, les Oranais perdent tout espoir et toute résistance, bien que la peste leur exige plus de force. Puisqu'ils ne peuvent rien contre le fléau qui les tient prisonniers, la seule activité qu'ils puissent faire est celle de se promener. Ils permettent que les choses les plus insignifiantes les dérangent pour que la chose la plus dangereuse ne les rende pas fous. La menace constante et omniprésente les rend méfiants et soupçonneux. L'écroulement de l'acteur qui joue le rôle d'Orphée pendant la représentation de la pièce leur devient un symbole de l'impossibilité d'échapper à la mort.

Ils abandonnent leurs anciennes habitudes et cherchent de nouveaux moyens de vaincre leur peur du spectre parmi eux. Ils " . . . avaient remplacé les pratiques ordinaires par des superstitions peu raisonnables. Ils portaient plus volontiers des médailles protectrices . . . qu'ils n'allaient à la messe." (La Peste, 201) Ils n'ont plus de foi dans la religion car ils en sont venus à croire que Dieu ne s'occupe guère d'eux, et ils préfèrent d'autres sources de prédictions et d'assurances qui " . . . [sont] finalement rassurantes. Seule la peste ne l'[est] pas." (La Peste, 202) Donc, le second prêche du père Paneloux ne les intéresse guère car ils en ont fini il y a longtemps avec la religion, et l'observation des traditions de la Toussaint souffre aussi. Cependant, ce n'est pas la tradition elle-même qu'on rejette, mais plutôt le souvenir des morts, car

comme dit Cottard, à Oran, " . . . c'était tous les jours la Fête des Morts."(La Peste, 213) Bien qu'on ait de nouveaux espoirs quand les chiffres arrêtent d'augmenter, la peste pulmonaire croît aux dépens de la peste bubonique, et cette forme pulmonaire est beaucoup plus contagieuse. A la vérité, toute la ville devient un camp d'isolement puisqu'on ne peut qu'attendre la décroissance de l'infection, et même la saison de Noël ne reçoit pas beaucoup d'attention. Il n'y a rien à faire qu'attendre, et enfin, les Oranais apprennent que leurs émotions et leurs réactions n'ont aucun effet sur la peste. En fait, avant la fin de la quatrième partie, il n'y a aucun espoir avant que les rats ne reviennent à la ville, puisque leur retour aurait signalé " . . . un recul de la maladie."(La Peste, 239)

Bien entendu, le retour de ces bêtes devrait provoquer une réjouissance pour la ville entière, mais les Oranais ne sont pas prêts à abandonner toute la prudence habituelle acquise si difficilement. Ils commencent maintenant à parler " . . . de la façon dont la vie se réorganiserait après la peste" (La Peste, 243), ce qui indique la profondeur de l'espoir qu'ils éprouvent sans pouvoir l'exprimer. Mais ils ne veulent pas que leur espoir soit sans base, car quoique la peste est en train de perdre " . . . l'efficacité mathématique et souveraine qui avait été sa force" (La Peste, 244), elle continue à réclamer des victimes dont

Tarrou n'est qu'une seule. On commence à sourire, on peut encore une fois se promener en voiture, les chiffres de mortalité baissant dramatiquement; "[o]n peut dire d'ailleurs qu'à partir du moment où le plus infime espoir devint possible pour la population, le règne effectif de la peste fut terminé."(La Peste, 245) Bien que, de plus en plus, les citoyens commencent à se comporter comme s'il n'y avait qu'un peu de temps à attendre avant la disparition de la peste, leurs réactions sont un peu contradictoires. Ils veulent croire que la peste s'en va, mais il leur faut vivre comme elle les avait habitués à le faire pendant tout ce temps-là. Ils savent enfin, grâce à la force de leur connaissance intime de la peste et de la nature des épidémies, qu'on doit s'attendre à tout. Mais à la mi-janvier, quand la préfecture annonce que " . . . la peste pouvait être considérée comme enrayée"(La Peste, 247), on commence une jubilation générale pour fêter la délivrance finale. Les Oranais attendent que les portes de la ville s'ouvrent, et leur bonheur au moment de la réunion avec les séparés ne connaît aucune limite. C'est alors que leur vie personnelle recommence, car ils ne veulent plus penser à la peste en pensant à l'avenir. Ils ne veulent pas non plus mettre en cause l'idée très répandue " . . . que la peste peut venir et repartir sans que le coeur des hommes en soit changé."(La Peste, 267) Seulement les familles qui attendent la mort d'un des

leurs, ou ceux qui sont revenus sans avoir trouvé celui qu'ils ont laissé il y a si longtemps, savent au milieu de cette fête que " . . .c'était toujours la peste."(La Peste, 267) Mais pour les Oranais, la peste est déjà loin derrière eux; ce qui est " . . . le temps de l'oubli."(La Peste, 268) Et à la fin du roman, les Oranais observent la période qu'ils viennent de vivre de la manière suivante:

Du port obscur montèrent les premières
fusées des réjouissances officielles.
La ville les salua par une longue et
sourde exclamation. [C]eux et celle[s]
qu'[on] avait aimés et perdus, tous,
morts ou coupables, étaient oubliés.
(La Peste, 278)

Voici la façon dont 'nos concitoyens' réagissent à leur délivrance. Encore une fois, ils ne veulent rien savoir de la peste, avant, peut-être, qu'elle ne revienne à la ville. Cependant, pas tout le monde partage cette attitude.

[C]ette foule en joie ignorait, . . .
que le bacille de la peste ne meurt ni
disparaît jamais, . . .,et que, peut-être,
le jour viendrait où, pour le malheur et
l'enseignement des hommes, la peste
réveillerait ses rats et les enverrait
mourir dans une cité heureuse.
(La Peste, 279)

Compte tenu de tout ce qui a été constaté jusqu'ici à propos des Oranais,

on peut dire que, sans la peste, ils ne sont pas insensibles ou coupables. Au contraire, ce ne sont que des gens ordinaires qui se sont trouvés dans une situation inouïe sans savoir y réagir. Ils y ont survécu, mais une fois qu'elle est terminée, ils ne veulent rien qu'oublier tout ce qui s'est passé dans leur ville. N'étant pas capables d'en apprendre quelque chose, ils n'entendent pas le conseil du père Paneloux, qui, dans son second prêche, leur a conseillé de ne pas " . . . essayer de s'expliquer le spectacle de la peste, mais [de] tenter d'apprendre ce qu'on pouvait apprendre."(La Peste, 203) Les Oranais ne sont pas des gens qui, comme Rieux, peuvent mener une vie consacrée au service d'autrui; ils mènent une vie routinière en s'occupant de leurs propres affaires, du soleil, et de leurs propres habitudes. Malheureusement, c'est leur incapacité même de profiter de leur expérience qui les destine à souffrir et à ignorer pourquoi ils souffrent.

Dans ce roman, il y a deux autres idées camusiennes qui sont représentées par deux personnages secondaires dont la présence n'est pas autrement nécessaire. Ce sont Tarrou et le père Paneloux que Camus emploie pour illustrer son attitude envers la peine de mort et la religion.

Quant à Tarrou, l'histoire de sa vie qu'il raconte à Rieux juste avant leur bain de mer explique son dégoût pour les exécutions au nom du peuple. Les

actions de son père qui était avocat général lui ont fait voir que personne n'a le droit de condamner à mort un autre homme, surtout quand il y a déjà tant de décès, de peine et de souffrance dans la vie. Pendant toute sa vie adulte, Tarrou s'est battu contre les pays qui permettent de telles exécutions, mais il s'est aperçu que rien ne justifie aucun meurtre, quelle que soit la raison pour laquelle on le commet. Camus veut démontrer que la peste existe dans bien des formes dont la forme physique d'une infection n'est qu'une seule; celle du meurtre, quoiqu'il soit autorisé ou illégal, est beaucoup plus répandue. Tarrou sert à souligner cette idée au milieu d'une épidémie, car même le sacrifice d'une vie criminelle quand tant de personnes perdent la leur " . . . n'avait jamais cessé de leur paraître ce qu'[il] était en vérité, c'est-à-dire un scandale."(La Peste, p. 195) Tarrou et sa lutte contre la peste dans toutes ses formes représentent la croyance camusienne qu'on doit se battre contre la mort et qu'on ne doit jamais contribuer à la répandre.

En revanche, Camus emploie Paneloux pour soulever la question de la religion. Les sentiments de Paneloux sont ceux d'un homme qui n'a pas l'habitude d'avoir beaucoup affaire à la peine et à la douleur au monde. Dans son premier prêche, par exemple, il déclare que la peste est un châtement envoyé du ciel pour punir les péchés des Oranais et en bref, qu'ils méritent

cette épidémie et cette vengeance. Rieux trouve Paneloux un peu intransigent, mais il ne s'en prend vraiment pas à lui avant la mort du petit enfant de M. Othon. Pourtant, même après avoir vu cette agonie, Paneloux ne peut pas condamner son Dieu. Il essaie de réconcilier la souffrance de cet enfant et la conception d'un Dieu bienveillant, mais ses platitudes n'atténuent pas du tout la colère raisonnable de Rieux. Se fâchant contre lui, Rieux ne peut pas accepter l'idée que la torture des enfants est ordonnée par Dieu ou par un dieu bienveillant. La déclaration de Rieux qu'il ". . . a une autre idée de l'amour, et [qu'il] refusera jusqu'à la mort d'aimer cette création où des enfants sont torturés"(La Peste, 199) choque le père Paneloux, car, en tant que prêtre, celui-ci ne s'est jamais douté qu'on peut refuser d'aimer la création telle qu'elle est. Donc, dans son second prêche, ses mots sont un peu plus doux puisqu'il tient à déclarer aux Oranais qu'ils ne peuvent que se résigner à la peste alors qu'il leur est possible d'en apprendre quelque chose.

Camus rejette la religion parce que l'idée qui soutient la vie de Rieux est qu'" . . . il faut être fou, aveugle, ou lâche pour se résigner à la peste."(La Peste, 119) Le défaut que Camus trouve dans la religion est qu'elle enseigne qu'on doit se résigner à la cruauté et à l'irrationalité alors que, selon Camus, l'homme qui doit lutter constamment contre l'irrationnel désire et mérite le bonheur

actuel.

Dans La Peste, Camus raconte aussi l'histoire d'un homme qui a déjà subi son moment de lucidité et puis s'efforce de vivre comme il le faut face à l'irrationalité de la mort. Protagoniste et narrateur de cette histoire, le docteur Bernard Rieux exerce une profession qui lui montre la souffrance inutile et la mort si souvent douloureuse des êtres humains. Se trouvant face à la mort chaque jour, il ne peut pas refuser de reconnaître son existence. A la vérité, Rieux en a une connaissance intime, et en tant que 'héros de l'absurde', il refuse de se résigner à la cruauté de la vie sans rien faire pour la combattre.

Puisqu'il a choisi la profession médicale, son travail est une lutte contre la mort, l'aspect de la vie le plus irrationnel. Rieux sait qu'il ne peut rien contre la mort, que c'est une ennemie beaucoup plus puissante que lui, mais il ne peut pas non plus renoncer au combat. Pour un seul homme qui essaie de mener une vie face à l'absurde, "[l]'essentiel est de bien faire son métier" (La Peste, 44) sans se laisser décourager par les choses qu'on ne peut pas changer. Rieux n'a souvent rien à offrir aux mourants que sa compassion puisqu'il sait bien qu'on ne peut trouver aucune consolation face à la mort. Pourtant, il n'essaie jamais ni de se permettre d'accepter la présence de la mort dans sa vie ni d'offrir ce qu'il estime être les fausses promesses de la religion

aux malades. En effet, " . . . l'action même de vivre . . ." (Sprintzen, 40) ne suffit pas pour Rieux; pour se satisfaire, il doit s'engager dans la lutte contre le mal dans toutes ses formes. Selon Rieux,

" . . . ce qui est vrai des maux de ce monde est vrai aussi de la peste. Cela peut servir à grandir quelques-uns. Cependant, quand on voit la misère et la douleur qu'elle apporte, il faut être fou, aveugle, ou lâche pour se résigner à la peste."(La Peste, 119)

Bien entendu, Rieux n'est ni fou ni lâche, et il fait tout ce qu'il peut pour combattre l'épidémie. Puisque toutes ses victoires sur la mort sont provisoires, une peste pareille ne lui est, dans ses propres mots, qu'"une interminable défaite."(La Peste, 121)

Le concierge du bâtiment dans lequel Rieux habite est le premier être humain qui succombe à la peste. Avant sa mort, les seules victimes de la maladie sont les rats de la ville, qui quittent leur nid pour mourir dans les rues. Puisque Rieux est narrateur, on voit cette mort dans tous ses détails atroces: la fièvre, les ganglions, les tâches noirâtres sur les jambes et les bras, les vomissements, tous suivis par l'agonie finale. Comme médecin, Rieux sait reconforter la famille de ses malades tout en sachant qu'il ne peut guère rien leur offrir, mais la peste rend trop souvent inutiles même ses méthodes

habituelles. Rieux se doute immédiatement que cette fièvre mystérieuse qu'il voit dévorer le concierge n'est pas ordinaire, mais il a de la peine à en convaincre ses collègues. Rieux est le premier des médecins à penser à la peste et à conseiller des mesures hygiéniques contre sa propagation. Il ne veut que limiter au minimum le nombre de morts. Pendant cette première partie du roman, Rieux passe par une période d'incertitude, car il n'est pas sûr de la peste ou de lui-même. Tout d'abord il éprouve un moment de peur quand il s'aperçoit qu'il s'agit d'une peste, car bien qu'il se croie bon médecin, il n'a jamais eu affaire à une telle épidémie. La confiance lui manque un peu, mais l'importance de son devoir l'incite à l'accomplir.

Entre la mort du concierge et celle de l'enfant du juge d'instruction, il y a beaucoup de tragédie et de souffrance à Oran dont Rieux est témoin en tant que médecin. Malgré l'horreur de ce qu'il voit chaque jour, il est capable de garder son sang-froid nonobstant sa fatigue profonde jusqu'à ce que l'enfant de M. Othon tombe malade. Rieux croit que tous les mois de fatigue et d'abattement lui ont enlevé sa sensibilité. A ce point, ". . . il savait que, pour une période dont il n'apercevait pas le terme, son rôle n'était plus de guérir. Découvrir, voir, décrire, enregistrer, puis condamner, c'était sa tâche." (La Peste, 176) Il se lasse de ne pas pouvoir bien faire son métier, mais il réussit à

s'habituer à la surabondance de peine et de chagrin dans sa vie, c'est-à-dire, jusqu'à ce qu'on décide que la condition désespérée du petit enfant mérite l'essai du sérum de Castel. Les amis de Rieux se réunissent pour veiller à son chevet. Malgré qu'ils soient exposés aux ravages de la peste, ils n'ont pas l'habitude de voir minutieusement la mort d'un malade.

Et, bien entendu, la douleur infligée à ces innocents n'avait jamais cessé de leur paraître ce qu'elle était en vérité, c'est-à-dire un scandale. Mais jusque-là du moins, ils se scandalisaient abstraitement, en quelque sorte, parce qu'ils n'avaient jamais regardé en face, si longuement, l'agonie d'un innocent. (La Peste, 195)

Cette mort affecte profondément Rieux, non seulement parce qu'il est responsable d'avoir donné le sérum à l'enfant, mais aussi parce que, en tant que médecin, il doit essayer de réduire autant que possible la souffrance de ceux qu'il soigne. Tous les autres qui assistent à cette scène douloureuse souffrent aussi, mais Rieux ne peut supporter son impuissance devant son ennemie. Lui et Paneloux quittent la chambre, et Rieux, comme Meursault à la fin de L'Étranger, s'emporte contre un prêtre. Paneloux essaie d'excuser ce qu'ils viennent de voir en disant, "[m]ais peut-être devons-nous aimer ce que nous ne pouvons pas comprendre." (La Peste, 198) Rieux se fâche, et le fustige

avec la pensée camusienne: "Non, mon père . . . J'ai une autre idée de l'amour. Et je refuserai jusqu'à la mort d'aimer cette création où des enfants sont torturés."(La Peste, 199) Ce qui le répugne, ce ne sont pas les infections ou la souffrance des malades, ou même des enfants, mais plutôt la résignation et l'acceptation de Paneloux qui rappellent les mots de Rieux lui-même: "Cependant, quand on voit la misère et la douleur qu'elle apporte, il faut être fou, aveugle, ou lâche pour se résigner à la peste."(La Peste, 119) Bien entendu, "la peste" représente la mort angoissante du petit et bien des autres choses douloureuses que Rieux a vues pendant " . . . ces interminables semaines."(La Peste, 176) Tout en sachant qu'il ne peut pas changer le sort de ceux qui souffrent, il refuse de se résigner à la présence de la souffrance au monde. Comme il le soutient à Paneloux, "[c]e que je hais, c'est la mort et le mal . . ." (La Peste, 199), et en refusant de s'y résigner, il fait de son mieux pour vaincre ces choses contre lesquelles il se bat chaque jour.

Après s'être emporté contre le père Paneloux, il reprend le rythme de ses jours fatigants au milieu du fléau, mais il jouit d'un intervalle agréable d'amitié avec Tarrou dans la mer qui les revigore tous les deux. Cette heure décide de l'amitié entre les deux hommes en montrant à Rieux que les rapports humains peuvent survivre même pendant une peste. Leurs actions révèlent la

profondeur de la sympathie qui existe entre les deux hommes:

Pendant quelques minutes, ils avancèrent avec la même cadence et la même vigueur, solitaires, loin du monde, libérés enfin de la ville et de la peste. . . . Habillés de nouveau, ils repartirent sans avoir prononcé un mot. Mais ils avaient le même coeur et le souvenir de cette nuit leur était doux. (La Peste, 232)

Bien que Rieux n'en parle pas, ce souvenir lui est précieux, car il représente une petite période de temps où la peste les a oubliés et où ils ont oublié la peste. Ce n'est pas possible que ce répit dure puisqu'ils savent qu'il faut reprendre la lutte contre le fléau. Leur camaraderie leur est particulière parce qu'ils partagent les mêmes idées de ce qu'on doit faire contre les maux du monde, dont la peste n'est qu'un seul. Ils arrivent à ce point par des chemins différents, mais ils croient ensemble qu'on ne doit jamais se résigner aux choses qu'on ne peut pas changer, qu'il faut toujours aider ceux qui se battent contre le mal.

Rieux ne comprend pas que, contre toute attente, la petite fille se remette de sa maladie à la fin de la quatrième partie, mais quand les rats reviennent à la ville, on peut prévoir que c'est la fin de la tyrannie de la peste.

Malheureusement pour Rieux, elle lui réclame encore une victime, Tarrou, qui tombe malade peu de temps avant l'ouverture de la ville. Lui, et les autres comme lui qui meurent juste à la fin, sont " . . . les malchanceux de la peste, ceux qu'elle [tue] en plein espoir." (La Peste, 244) Bien que Rieux et Madame Rieux le soignent, il meurt comme bien des autres malades. Rieux croit que " . . . l'attente de la libération définitive avait dissipé toute fatigue chez lui" (La Peste, 255), mais la mort de son nouvel ami l'épuise et le désespère encore une fois. Cette mort lui importe plus que les centaines d'autres qu'il a observées pendant la durée de l'épidémie, en lui rappelant qu'il n'avait pu non plus sauver les autres. Il soigne Tarrou en tant qu'ami ainsi bien qu'en tant que médecin, mais on ne sait pas quel rôle lui est plus difficile.

Mais, lui, Rieux, qu'avait-il gagné? Il
 Cette forme humaine qui lui avait été si
 proche, percée maintenant de coups d'épieu,
 brûlée par un mal surhumain, tordue par
 tous les vents haineux du ciel, s'immer-
 geait à ses yeux dans les eaux de la peste
 et il ne pouvait rien contre ce naufrage.
 Il devait rester sur le rivage, les mains
 vides et le coeur tordu, sans armes et sans
 recours, une fois de plus, contre ce désastre.
 (La Peste, 261 - 262)

Le décès de Tarrou l'oblige à examiner sa réaction à toutes les autres

morts et à la mort en général. Ce qu'il ne peut pas supporter ce n'est pas l'existence de la mort, mais plutôt sa propre impuissance devant elle, non seulement par rapport aux autres victimes de la peste, mais surtout par rapport à l'homme qu'il aime. Ce n'est non seulement un devoir pour lui mais aussi une partie qu'il faut s'efforcer de gagner. "[I]l avait pensé à ce silence qui s'élevait des lits où il avait laissé mourir des hommes. C'était partout l[e] même . . . , c'était le silence de la défaite." (La Peste, 262) Même après la succession de défaites que représente une telle épidémie, il prend au sérieux sa lutte contre la mort, ainsi que son échec. Mais quoiqu'il ait perdu un vrai ami, il n'aurait jamais su ce qu'il sait par la suite sans avoir connu la peste et sans y avoir survécu.

Mais, lui, Rieux, qu'avait-il gagné? Il avait seulement gagné d'avoir connu la peste et de s'en souvenir, d'avoir connu l'amitié et de s'en souvenir, de connaître la tendresse et de devoir un jour s'en souvenir. Tout ce que l'homme pouvait gagner au jeu de la peste et de la vie, c'était la connaissance et la mémoire.
(La Peste, 263)

Cette leçon précieuse ne lui fait pas accepter d'avoir perdu tout ce qu'il a perdu, mais elle l'aide à reconnaître tout ce qu'il a possédé. Et en plus, c'est

à lui de choisir ses propres souvenirs; "[u]ne chaleur de vie et une image de mort, c'était cela la connaissance."(La Peste, 264) Quoique Rieux soit l'homme qui a commencé par une connaissance intime de l'absurde dans la vie, et qui sait vivre sans jamais se résigner aux éléments de l'absurde, il a appris qu'il y a toujours quelque chose que la vie peut enseigner aux hommes.

Donc, il accepte les nouvelles de la mort de sa femme avec une sérénité stoïque, car après tous les mois interminables, pleins de mort et de tragédie, il est habitué à de telles nouvelles; il se dit que, "[d]epuis des mois et depuis deux jours, c'était la même douleur qui continuait."(La Peste, 264) Même s'il est plus triste et plus sage, il est encore plus conscient de la valeur de sa vie non seulement parce que cette vie est si éphémère, mais surtout parce qu'elle est la sienne.

Rieux sait à la fin du roman ce qu'il ne savait pas avant l'arrivée de la peste et aussi ce que ses concitoyens refusent d'avouer.

Écoutant, en effet, les cris d'allégresse
 qui montaient de la ville, Rieux se souvenait
 que cette allégresse était toujours menacée.
 Car il savait ce que cette foule en joie
 ignorait, et qu'on peut lire dans les livres,
 que le bacille de la peste ne meurt ni
 disparaît jamais, qu'il peut rester
 pendant des dizaines d'années endormi
 dans les meubles et le linge, qu'il attend
 patiemment dans les chambres, les caves,
 les malles, les mouchoirs et les pape-
 rassés, et que, peut-être, le jour viendrait
 où, pour le malheur et l'enseignement des
 hommes, la peste réveillerait ses rats et
 les enverrait mourir dans une cité heureuse.
 (La Peste, 279)

Donc, le visite de la peste enseigne à Rieux que ce n'est pas assez d'être un homme qui est simplement conscient de l'absurde dans sa vie et qui essaie toujours de le combattre. Il faut être conscient du mal et du malheur, et essayer de les combattre aussi. Muni de cette connaissance, Rieux sait vivre sans que la peste dans toutes ses formes puisse le déranger. Pourtant, ce n'est pas une leçon facile à apprendre, et voilà pourquoi les Oranais reprennent leurs habitudes et leur ignorance à la fin de La Peste. Ces gens ne peuvent pas concevoir l'étendue du mal qui vient de les atteindre, et une fois que la peste est partie, ils laissent s'effacer tout souvenir de la catastrophe récente sans pouvoir en tirer aucun avantage. Voici la différence qui se trouve entre une

connaissance intime et quotidienne de la mort et un endroit inconfortable dans lequel mourir.

IV. Conclusion

Dans cette étude, il s'agit des personnages principaux de deux romans de Camus, L'Étranger et La Peste, et de la façon dont ils réagissent non seulement à la présence de la mort mais aussi à la perspective de mourir. En traitant de l'absurde, Camus considère la mort comme étant l'élément le plus irrationnel de la vie. Étant toujours une interruption traumatisante dans la vie des personnages camusiens, la mort est quelque chose auquel ils n'ont jamais pensé avant d'y être confrontés. En examinant leur comportement face à cette intrusion, on découvre ce qu'ils attendent de leur vie et d'eux-mêmes.

Chez Camus la prise de conscience de la mort aboutit à la prise de conscience de l'absurdité qui incite à agir au lieu de ne rien faire ou de refuser de faire face à la réalité. Car il est évident à Camus, sinon immédiatement au lecteur, qu'il ne faut pas perdre son temps dans l'ignorance et l'oubli. Si l'on est toujours conscient du caractère éphémère de la vie, au point de vue de Camus, on se révoltera contre l'existence routinière de "la vie quotidienne." C'est justement celle-ci qui empêche l'individu de penser à la condition

humaine et à agir. Ainsi, les expériences et les conclusions qu'en tirent certains personnages camusiens tels que Meursault et Rieux illustrent le point de vue de Camus que "la vie quotidienne" est plutôt pernicieuse. Pourtant, les deux hommes réagissent à leur moment de lucidité de manières individuelles qui reflètent la profondeur respective de leur compréhension de l'idée de l'absurdité. Tandis que Meursault ne remarque que les implications personnelles des éléments absurdes dans sa vie, Rieux s'aperçoit immédiatement que ces mêmes implications touchent la vie de tout le monde.

Tout d'abord, Meursault mène la vie routinière que Camus semble déplorer, mais s'aperçoit en même temps et vaguement du sens de la mort, car il semble faire cas de cette vérité ultime. Malheureusement, c'est cette attitude même qui le destine à faire face à sa propre mort, confrontation qui le contraint à se rendre compte du sens de la mort. Si, en prison, il commence à apprécier la valeur de la vie, à la fin, il apprend une leçon que seule la mort peut lui enseigner: la vie est si précieuse que chaque moment représente une vie entière, et personne n'a le droit de gaspiller ce moment. Si Meursault s'en aperçoit peut-être trop tard pour changer sa situation, il préfère quand même la vie prisonnière à rien du tout. Il n'est donc pas amer quant à son sort

puisqu'il chérit même les moments qui lui restent. Donc, l'effet du réveil à l'absurde dans la vie de Meursault est celui d'ouvrir ses yeux, mais ce n'est que le premier pas.

En comparaison, les Oranais ne savent rien de la peste avant son arrivée à leur ville, et après son départ, ils l'oublient tout à fait. Tous sont des gens quotidiens qui rejettent la présence de la mort dans leur vie avant qu'elle n'y arrive, et à la vérité, ils ne savent ni se comporter ni penser pendant sa durée à Oran. Donc, les expériences horribles des Oranais ne les aident pas du tout à évoluer, car ce genre de personne n'est pas consciente de tout ce que Camus considère comme étant important, et la plupart des gens ne veulent pas en être conscients.

A travers les personnages de Tarrou et du père Paneloux, Camus continue son argument, car l'absurdité de la mort est absolue. Tarrou représente la croyance de Camus qu'il ne faut pas tuer les autres. L'idée même de la peine de mort répugne Camus qui croit qu'on doit se battre contre la mort dans une "fraternité virile" ensemble avec d'autres hommes. Donc, les idées de Tarrou représentent cette croyance de Camus tandis que celles du père Paneloux sont tout ce qu'il rejette dans la théologie chrétienne. Comme l'a exprimé Meursault dans L'Étranger, la religion ne vaut rien face à la finalité

et à l'absurdité de la mort, et en effet, la religion empêche qu'on vive vraiment. Le père Paneloux exprime l'insuffisance de la religion face à la souffrance et à la peur. Sa dureté dépeint les croyants comme étant ceux qui, à la vérité, n'ont rien à offrir au coeur et à l'esprit des hommes.

En conclusion, le docteur Rieux est celui que Camus nous propose comme modèle. Cet homme possède déjà au commencement du roman ce dont il a besoin pour être conscient de la valeur de sa vie. Mais lui aussi apprend quelque chose de la peste. Malgré son expérience avec la mort, il finit par apprendre quelque chose de nouveau de cette aventure. Rieux sait par la suite gagner une certaine sagesse; il sait la réponse camusienne à la question suivante.

Mais, lui, Rieux, qu'avait-il gagné? Il avait seulement gagné d'avoir connu la peste et de s'en souvenir, d'avoir connu l'amitié et de s'en souvenir, de connaître la tendresse et de devoir un jour s'en souvenir. Tout ce que l'homme pouvait gagner au jeu de la peste et de la vie, c'était la connaissance et la mémoire.

(La Peste, 263)

Voici ce qu'on apprend de ces deux romans. La vie peut avoir pour base seules la connaissance et la mémoire, mais celles-ci ne signifient rien si l'on ne

se rend pas compte de la vraie nature de la vie. Meursault s'en aperçoit trop tard pour jouir de sa vie en toute liberté, alors que les Oranais renoncent à leur connaissance si péniblement acquise et semblent profiter peu de leurs souvenirs de l'horreur qui les a atteints. Heureusement et avec optimisme, Rieux tient à toute sa connaissance et à toute sa mémoire car il se rend bien compte de ce qui lui importe. Même la mort de sa femme si tendrement aimée et celle de son nouvel ami ne sont pas pour lui si tragiques qu'elles paraîtraient aux Oranais. Rieux chérit les souvenirs de ceux qu'il aime encore, alors que des gens quotidiens comme les Oranais ne s'attachent ni au passé ni aux souvenirs des bien-aimés. Ceux qui, comme Rieux, sont conscients de l'absurde savent bien que tous les aspects de la vie ont de la valeur et que même les souvenirs de la vie ont leur propre valeur. Comme Meursault le dit, même une vie dans le tronc sec d'un arbre vaut la peine d'être vécue. Donc, la théorie de Camus n'est pas destinée à faire désespérer ceux qui y croient mais plutôt à leur faire voir qu'une vie sans l'illusion de l'espoir est vraiment préférable. Car ceux qui vivent toujours dans l'espoir de l'avenir ou du lendemain ne profitent jamais pleinement de la joie des jours et des moments présents.

BIBLIOGRAPHY

PRIMARY SOURCES

- Camus, Albert. Carnets: Mai 1935 - Février 1942. Paris: Librairie Gallimard, 1962.
- Camus, Albert. L'Été. Paris: Librairie Gallimard, 1954.
- Camus, Albert. L'Étranger. Ed. Brée, Germaine and Carlos Lynes, Jr. New York: Appleton-Century-Crofts, Incorporated, 1955.
- Camus, Albert. Le Mythe de Sisyphe. Paris: Librairie Gallimard, 1942.
- Camus, Albert. Lyrical and Critical Essays. Ed. Philip Thody. New York: Alfred A. Knopf, 1968.
- Camus, Albert. Noces. Paris: Librairie Gallimard, 1950.
- Camus, Albert. Notebooks: 1942-1951. New York: Alfred A. Knopf, 1966.
- Camus, Albert. La Peste. Paris: Librairie Gallimard, 1947.

SECONDARY SOURCES

- Amoia, Alba. Albert Camus. New York: The Continuum Publishing Company, 1989.
- Barrier, M.-G. L'Art Du Récit dans L'Étranger d'Albert Camus. Paris: A.G. Nizet, 1966.
- Bartfeld, Fernande. L'Effet Tragique: Essai sur le Tragique dans L'Oeuvre de Camus. Paris: Champion-Slatkine, 1988.

- Brée, Germaine. Camus. New Brunswick, New Jersey: Rutgers University Press, 1959.
- Champigny, Robert. Sur Un Héros Païen. Paris: Librairie Gallimard, 1959.
- Ellison, David. Understanding Albert Camus. Columbia, South Carolina: University of South Carolina Press, 1990.
- Gaillard, Pol. Camus: La Peste. Profil D'Un Oeuvre, vol. 22. Paris: Hatier, 1972.
- Gay-Croisier, Raymond. Les Envers D'Un Echech: Étude sur le Theatre d'Albert Camus. Paris: Lettres Modernes Minard, 1967.
- Grenier, Jean. Albert Camus: Souvenirs. Paris: Librairie Gallimard, 1968.
- Jones, Rosemarie. Camus: L'Étranger and La Chute. London: Grant and Cutler, Limited, 1980.
- Approaches to Teaching Camus' The Plague. Ed. Kellman, Steven G. New York: The Modern Language Association of America, 1985.
- Conor Cruise O'Brien. Albert Camus of Europe and Africa. Ed. Kermode, Frank. Modern Masters. New York: The Viking Press, 1970.
- Knapp, Bettina L. Critical Essays on Albert Camus. Boston: G.K. Hall and Company, 1988.
- Lottman, Herbert R. . Albert Camus: A Biography. Garden City, New York: Doubleday and Company, 1979.
- Maquet, Albert. Albert Camus: The Invincible Summer. New York: George Braziller, 1958.
- Haggis, D.R. Albert Camus: La Peste. Ed. Moore, W.G. Studies in French Literature, vol. 9. Great Neck, New York: Barron's Educational Series, 1962.

Banks, G.V. Camus: L'Étranger. Ed. Moore, W.G. *Studies in French Literature*, vol. 30. London: Edward Arnold, 1976.

Showalter, English, Jr. The Stranger: Humanity and the Absurd. Boston: G.K. Hall and Company, 1989.

Sprintzen, David. Camus: A Critical Examination. Philadelphia, Pennsylvania: Temple University Press, 1988.

Patrick McCarthy. Albert Camus: The Stranger. Ed. Stern, J.P. *Landmarks of World Literature*. New York: Cambridge University Press, 1988.

Thody, Philip. Albert Camus: A Study of His Work. New York: Grove Press Incorporated, 1957.

Brée, Germaine. Albert Camus. Ed. Tindall, William York. *Columbia Essays on Modern Writers*. New York: Columbia University Press, 1964.

Zyla, Wolodymyr T., and Wendell M. Aycock. Albert Camus' Literary Milieu: Arid Lands. *Proceedings of the Comparative Literature Symposium VIII*. Lubbock, Texas: The Texas Tech Press, 1976.